

Les villes relianttes –

Jeremy Dagnies (Conseiller au CEPESS et chargé de cours à l'UCL)

Dans le cadre du cycle « Le logement au cœur de notre quotidien », la Maison de l'urbanisme Famenne-Ardenne a souhaité élargir la réflexion du logement dans le cadre du développement territorial. Les « Villes relianttes » étaient le sujet de la conférence qui s'est déroulée le 17 octobre à Marche-en-Famenne.

Jeremy Dagnies nous a retracé la manière dont s'est construit le concept en illustrant ses propos de différentes données et exemples issus de trois colloques sur les villes en Europe et dans le monde.

L'axe central du concept est la reliance qui vient donner une dimension supplémentaire à la ville durable. Comment ces 4 sphères : l'économique, le social, l'environnement et l'humain, permettent de développer des villes inclusives, prospères et conviviales pour répondre aux ruptures observées dans le développement urbain des moyennes ou grandes villes.

Redécouvrez le contenu de la soirée sur le site www.mufa.be/activités.

Prolongez la réflexion en parcourant le livre « Les villes relianttes » édité aux Presses universitaires de Louvain.

a) Pourquoi parler de villes relianttes ?

Le concept est basé sur la reliance. C'est la volonté de ne pas s'intéresser uniquement aux liens entre personnes. La reliance comprend le terme reliaer : mieux se connaître, se saluer mais aussi les liens tissés entre un être humain et une collectivité d'individus.

Il a l'avantage de créer du lien par rapport à des réalités très complexes. C'est par exemple, construire une série d'idées, de relations par rapport à un objet qui peut être la ville, cette dernière est extrêmement complexe car beaucoup de systèmes s'y entrecroisent.

Ce n'est pas un processus statique, au contraire, il se renouvelle de manière permanente, il vit et se renforce au quotidien mais il peut aussi se fragiliser.

b) Un constat : l'émergence de plusieurs ruptures majeures dans les grandes villes et villes moyennes d'Europe.

1/ Rupture entre individus, habitants :

Deux études de l'Université de Gand en 2012 et 2018 ont montré qu'il y avait un problème d'isolement en Belgique. En effet, 3 à 5 belges sur 10 déclarent se sentir seuls, et en milieu citadin, c'est 70% qui disent se sentir seul, être éloigné d'une vie sociale active.

Des statistiques de la Fondation de France montrent que 40% de personnes ont peu ou pas de contacts avec leurs voisins (conversation au-delà du bonjour au revoir une fois par an), autrement

dit, presque un habitant sur deux ne connaît pas ses voisins, n'a pas d'échange régulier avec eux. 20% des citadins (étude agence Ivox en 2017) un habitant sur 5 apprécie ses contacts avec les voisins. 33% de personnes vivant en ville expliquent être en conflit avec ses voisins et un conflit sur 5 arrive devant le tribunal.

2/ Rupture entre quartiers :

Le processus de gentrification, de ghettoïsation est plus prégnant dans les grandes villes. Ex : à Paris, la concentration des populations à faibles revenus dans le Nord de l'agglomération. Il trouve son explication dans les prix de l'immobilier, les caractéristiques topographiques et urbanistiques des communes. On assiste à une rupture entre quartier d'une même ville. Le phénomène est accentué par d'autres dynamiques telles que les coupures urbaines (périphériques, autoroutes urbaines, canal, fleuve, parc ou espaces verts imperméables). Poussé à l'extrême on arrive à une dualisation des villes comme en Asie ou Amérique Latine. Des évolutions essaient de contrecarrer ce phénomène dans des villes comme à Montréal où un quartier est coupé en deux par une autoroute, il y a un projet d'y ajouter un terre-plein au-dessus de celle-ci pour retisser du lien dans le quartier.

3/ Rupture de l'individu par rapport à la communauté urbaine, au territoire :

Le lien entre l'habitant et un territoire, son quartier, sa communauté locale est fragilisée par rapport au phénomène de gentrification. Dans une étude de l'IWEPS, le développement d'un sentiment d'abandon est ressenti souvent par 13% des Wallons et davantage en ville. Il s'agit souvent d'une population précaire.

17000 sans-abris sont recensés en Belgique mais ce chiffre est inférieur à la réalité. Pour Luc Schuiten cette réalité est l'antithèse de la ville car elles ont été créées au départ pour abriter la population, avoir du logement pour tous dans des moments de croissance démographique. Le sans-abrisme va donc à l'encontre de la ville qui vise à loger tout le monde.

Le problème de rapport entre la ville et l'individu, cela concerne aussi le problème d'accessibilité pour les PMR. 65% des malvoyants ne se sentent pas en sécurité dans leurs déplacements.

Quel accès de la ville pour tous, du caractère inclusif de celle-ci alors que 15% de la population sont porteurs d'un handicap permanent ou temporaire. On peut tous être à un moment PMR (accident, femmes enceintes, enfants en bas âges) mais nous sommes aussi tous des handicapés en devenant par le vieillissement de la population, et donc perte en autonomie. Il est donc important de rendre la ville accessible et inclusive pour ces personnes.

D'autres statistiques mettent en évidence cette relation de l'individu et de la ville. Depuis 30 ans en Wallonie, c'est l'inflation de recours pour tenter d'empêcher une série de projets urbanistiques, donc aussi des projets collectifs, d'ordre d'intérêt général ou communal. C'est le reflet d'une certaine forme de rapport au territoire, à la communauté qui a évolué avec le temps. C'est le phénomène NIMBY, rejet de certains projets urbains qui peuvent pourtant servir l'intérêt général, améliorer le bien-être collectif mais qui peut aussi quelque fois dégrader un intérêt particulier.

4/ Rupture avec la nature :

Les villes produisent 2% de ce qu'elles mangent, donc il y a une forte dépendance à l'alimentation et à l'énergie. Ce pourcentage varie en fonction de la taille et de la localisation des villes. Cela pose question quant à l'avenir car nous allons être soumis aux changements climatiques et à une évolution de la biodiversité. Or si les villes sont à 98% dépendantes d'une production elles seront beaucoup plus soumises, dépendantes des dérèglements, des crises qui pourraient surgir dans les prochaines années. Un enjeu qui est lié à la ville reliante, est de renforcer l'autonomie et l'autosuffisance alimentaire des villes, pouvoir les reconnecter à la nature.

Autre élément issu d'études françaises, c'est que beaucoup d'enfants n'ont qu'une très faible connaissance des aliments. Cela veut dire que beaucoup d'enfants n'ont plus de connexion avec la nature. Ils mangent des plats préparés, vivent en ville sans lien avec l'agriculture. Difficulté aussi d'expliquer d'où viennent les produits transformés comme les pâtes, quels sont les ingrédients qui les composent pour 5 à 6 enfants sur 10.

5/ Rupture avec l'activité économique, déclin de l'activité économique :

On observe une fermeture massive de petits commerces dans les centres villes. Quelques chiffres : en 40 ans : le nombre de supérettes a été divisé par 3, de bureaux de poste par 3, de boulangeries entre 2.5 et 3, de boucheries par 3, d'agences bancaires par 3, et aujourd'hui on observe de nouveau un emballement dans la suppression de toute une série de points de contact physiques. Il y a 4 fois moins de cafés en à peine 25 ans, deux fois moins de librairies en 15 ans, pour les salons de coiffure c'est 100 qui disparaissent par année. Tout ceci interpelle, parce que plusieurs études (dont une du CSA) ont mis en exergue que le petit commerce beaucoup plus que les grandes enseignes et le commerce en ligne permet de créer du lien entre commerçants et clients mais aussi entre clients de la même enseigne.

On observe le déclin des petits commerces ou des bistros de quartier, et parallèlement, la croissance exponentielle des centres commerciaux regroupant des grandes enseignes, situés dans la périphérie. Ce double phénomène fait que les villes sont beaucoup moins fréquentées aujourd'hui par les chalands que jadis.

Autre phénomène qui peut interpeller, c'est la pratique religieuse. En 1977, en Belgique, un tiers de la population pratiquait de manière régulière, aujourd'hui, ils ne sont plus que 4%. Or complémentirement au bistro du coin, l'église il y a 30 -40 -50 ans jouait un rôle dans les liens qui pouvaient se tisser entre les personnes issues d'un même quartier. Autre phénomène, l'individuation est le fait de s'affranchir de sa localité, c'est-à-dire qu'on ne consomme plus dans son quartier, on fait son marché par rapport à sa pratique religieuse, choix de l'église en fonction du prêtre ou autres éléments et plus dans le quartier.

c) Les causes de ces ruptures

Ce qui explique ces ruptures, les éléments caractéristiques d'une ville aujourd'hui , c'est que depuis un demi-siècle on est baigné dans des tendances lourdes qui nous influencent de manière consciente mais souvent aussi de manière inconsciente et qui ont influencé les décideurs politiques, les architectes, urbanistes pour concevoir la ville et répondre à des enjeux, des besoins qui leur paraissaient pertinents pour l'époque.

1/ Le motorisme , c'est la ville des automobilistes.

En 1950, il y avait 300 000 véhicules particuliers en Belgique, en 1970, il y en a 2 millions, en 1990, ce sont 3,8 millions de véhicules et aujourd'hui presque 6 millions. Cela a un impact important sur l'aménagement des voiries.

Si jadis les rues étaient plutôt uniformes sans séparation entre le trottoir et la voirie, aujourd'hui, il y a une séparation claire et nette dans la voirie, l'automobile est séparée des autres usagers. L'espace réservé à la voiture occupe 80 à 90% de la voirie et le reste est réservé aux autres usagers. Cela a donc un effet sur le lien qu'on peut tisser entre habitants dans une même ville.

Jan Gehl explique que c'est le fait qu'on ait transformé progressivement des rues qui étaient autrefois vivantes, réservées aux habitants et aux interactions entre eux, en parking à ciel ouvert. Aujourd'hui les rues sont bruyantes, dangereuses (trafics) et surtout remplies de voitures en stationnement qui occupent désormais la place qui étaient réservée aux piétons, aux enfants qui jouaient il y a 40 ans.

Le motorisme a marqué la conception de la ville du 20^{ème} siècle et a donc fragilisé l'attrait de la rue en tant qu'espace de rencontres et d'interactions entre habitants d'un même quartier.

2/ L'individualisme

Le fait qu'avec le progrès, le développement économique, les innovations, l'augmentation du pouvoir d'achat, choses positives, nous avons été amenés en tant qu'individu, à un moment donné, à souhaiter un confort plus important par rapport à l'habitat (espaces intérieurs plus grands, spacieux).

La construction massive de logements individuels en périphérie, reflète notre aspiration au 20^{ème} siècle à vivre dans des habitats plus isolés par rapport à notre environnement direct, à être plus tranquille par rapport à la rue, au quartier, au voisinage. L'habitat individuel s'explique aussi par la dynamique foncière outre l'envie de vivre dans des logements plus grands, plus autonomes, plus isolés, les logements en ville étant beaucoup plus chers.

Avec le développement de la voiture pas chère, les habitants ont été amenés à se reporter vers la périphérie, à utiliser la voirie et accéder à des terrains moins chers, des logements plus importants, plus isolés mais à un prix abordable.

La superficie des parcelles bâties en Wallonie : forte augmentation depuis 1960. A partir des années 1990, ralentissement lié à la raréfaction du foncier même en zone rurale. Il faut nuancer l'habitat individuel, si pour certains, c'était aussi la volonté de ne plus avoir de contact avec ses voisins c'est également le reflet de la faiblesse de la ville du 20^{ème} siècle où les liens entre habitants se sont fragilisés. Beaucoup d'habitants ont voulu sortir de la ville parce que celle-ci ne répondait plus à leur aspiration de pouvoir vivre une vie sociale pleine et intense. Ils ont été chercher le pavillonnaire pour plus de calme et une vie sociale de qualité.

Le phénomène du motorisme, de l'individualisme fait que, et David Mengin, architecte, le montre qu'on se retrouve avec une ville où les habitants sortent de leur garage dans leur véhicule jusqu'à leur arrivée au bureau ou dans des centres commerciaux directement dans un parking. Entre les deux un trajet qui est fait dans un véhicule isolé des autres, parfois dans des embouteillages mais dans un parcours qui empêche totalement d'avoir des interactions avec des personnes qui effectuent le même type de trajet du domicile vers un service, bureau, école, commerce.

Cette évolution des modes de déplacement fragilisent les interactions et la convivialité dans les villes. En effet, il est impossible d'interagir avec un automobiliste qui se trouve devant vous alors que lorsqu'on se déplace en transport en commun ou en modes doux, les interactions sont beaucoup plus facilitées.

Le modernisme de Le Corbusier, c'est la ville entreprise, industrie. C'est la ville dans laquelle l'habitant prend la figure d'un objet, d'un produit. La ville est construite comme une chaîne de production dans une usine en spécialisant les zones : création de grandes zones résidentielles, des quartiers d'affaire, l'industrie est placée à l'extérieur de la ville, on va construire des pôles sportifs et culturels dans certains lieux de la ville et les spécialiser. On va aussi spécialiser la nature, sortir l'agriculture de la ville, qui n'a pas à être présente, construire des grands parcs dans lesquels vont se concentrer les éléments naturels de la ville.

La ville de Le Corbusier, la ville radieuse c'est une ville hyper minéralisée, une ville dans laquelle on a éjecté presque totalement la nature. Il y a bien quelques parcs pour la fonction esthétique. La ville moderne est une ville avant tout imaginée à partir d'un hélicoptère, imaginée par le haut ou à partir de l'intérieur où va s'occuper du confort du logement mais ce n'est pas une ville vivante à l'échelle humaine pour Jan Gehl. Les activités sociales spontanées entre habitants n'y ont pas été pensées, le rez-de-chaussée n'est pas vivant. A l'intérieur même d'un appartement, c'est aussi renforcer l'individualité des membres du ménage.

3/ Le capitalisme urbain

Les villes des grands propriétaires, les résidences privées dans des nouveaux quartiers ou d'anciens qui avec l'accord de la commune, décide d'isoler la rue, le quartier avec un accès privatisé et un service de sécurité. La ville se privatise fortement, toute une série d'espaces publics qui se privatisent, forment des coupures, ça oblige les personnes qui auparavant pouvait passer par cette rue de la contourner, cela encourage donc de ne pas rejoindre un point à pied dans la ville mais d'utiliser la voiture parce que la durée du déplacement est trop longue. La privatisation de la ville se reflète aussi à travers les centres commerciaux : un centre commercial se distingue par le fait qu'une rue commerciale c'est un espace public, c'est un lieu où vous avez des droits politiques, civiles et où on peut pleinement exercer notre liberté. Un centre commercial, c'est un lieu aussi où il y a du commerce, c'est aménager d'une manière où les allées donnent l'idée d'être dans une rue commerçante, si ce n'est que vous êtes dans une rue privatisée. Vous ne pouvez plus exercer vos droits politiques, vos droits civils de la même manière.

4/ L'innovation technologique

Les avancées technologiques nous ont amenés à rester davantage chez nous plutôt que de vivre pleinement la ville à l'extérieur, notamment dans notre quartier. C'est la télévision, qui à partir des années 1960-1970, a fait qu'on passe plus de temps devant elle que dans le quartier à discuter avec ses voisins. Aujourd'hui, Internet va encore plus loin que la TV car il permet d'avoir des interactions avec des gens du bout du monde sans devoir avoir de contacts, même basiques avec ses voisins. Les Smartphones ont aussi un impact sur la manière dont on interagit dans la ville. Les Smombies, contraction entre zombies et smartphones, en gros, il s'agit de personnes qui se déplacent à pied dans la ville mais qui n'interagissent pas avec les personnes qu'ils croisent dans la ville mais avec des personnes sur leur Smartphone.

d) La Ville reliante

Sur base de ces différents constats, le travail sur la ville reliante a pour ambition de compléter le concept de ville durable. La ville durable a pour essence de concilier l'enjeu environnement, (préservé la ressource naturelle), l'enjeu économique, (pouvoir soutenir la compétitivité, la croissance) et l'enjeu social, (permettre à chaque personne d'avoir un niveau de vie acceptable, la redistribution des richesses, mais aussi d'assurer une certaine forme de mixité sociale). L'ambition de la ville durable était de pouvoir concilier ces 3 dimensions pour rendre la ville plus équitable, plus viable et plus vivable. Pour assurer des liens avec les habitants, il y a nécessité de travailler sur le social, sur les niveaux de vie, sur la mixité sociale dans chaque quartier. Pour offrir des perspectives d'avenir aux habitants des villes, il y a le besoin de pouvoir garantir des ressources naturelles, donc de pouvoir réduire l'empreinte environnementale des villes. Toutefois, il faut aussi pouvoir entretenir les activités économiques, utiliser les ressources pour investir dans la ville et améliorer les espaces urbains, les services.

Par rapport à cette ville durable, la proposition est d'y ajouter la dimension du lien, la dimension humaine, la dimension collective.

1/ Il ne suffit pas de se préoccuper de la croissance économique de l'emploi, il faut aussi pouvoir réinvestir dans le développement endogène, c'est-à-dire permettre à la ville de créer de la richesse et de l'emploi à partir de ses propres ressources et de ses propres habitants. C'est soutenir l'entrepreneur local, soutenir la créativité, soutenir la culture. Pour renforcer l'ancrage local entre l'activité économique et le territoire, il est utile de s'appuyer sur les entrepreneurs qui ont un attachement à leur propre territoire. Mettre en réseau les acteurs locaux, comme les Up-créatifs qui visent à mettre en réseau des acteurs créatifs.

2/ Par rapport à la nature et à l'environnement, l'idée n'est pas seulement de protéger la nature, de réduire l'empreinte écologique. L'ambition est de rendre la ville plus végétale et symbiotique. Plus végétale : renaturer la ville, y avoir plus de végétation, plus de jardins, de murs végétaux et de toitures végétales, de l'agriculture urbaine, des bacs potagers, des trames vertes qui parcourent toute la ville pour à la fois permettre à la ville de bénéficier des services que peut fournir la nature à la ville, par exemple le refroidissement de la ville par les arbres en cas de canicule. Renforcer les espaces verts en ville permet d'améliorer également le ruissellement des eaux. La ville végétale c'est aussi réintroduire de la nature dans nos pratiques. C'est introduire la pratique de la nature, pouvoir soi-même mettre ses mains dans le terreau, donner du sens à la nature par l'éducation permanente, l'associatif pour pouvoir Co-responsabiliser les riverains par rapport à la nature qu'on réintroduit. La ville symbiotique, qui considère que l'humain n'est pas qu'une menace pour la nature. Le concept d'économie symbiotique développé par Isabelle de Lannoy montre que l'être humain quand il se met en relation avec les autres améliore, renforce l'intelligence collective, améliore l'innovation sociale et technique et permet de tirer vers le haut la nature.

3/ La dimension sociale, il ne suffit pas de créer la mixité sociale pour créer du lien, il faut apporter d'autres solutions pour créer de l'échange de qualité entre habitants d'un même quartier, créer de la solidarité ou des micro-solidarités. C'est faire en sorte que demain, les habitants puissent spontanément venir en aide à leurs voisins, puissent co-organiser par eux même une série de réseau de coopération, d'échange de partage, ...

4/ La ville reliante ville n'est pas uniquement équitable, elle est inclusive, et à pour objectif d'inclure l'ensemble des habitants dans la ville

5/ C'est une ville attachante, qui souhaite recréer un sentiment d'attachement, saine.

6/ Ville résiliente et prospère, elle se doit d'avoir la capacité demain de s'adapter aux crises, aux transformations majeures.

e) En conclusion, Pour avancer vers une ville reliante, trois chantiers sont importants à mobiliser :

1/ Ménager : pendant un siècle, on a aménagé les villes, c'est-à-dire qu'on les a dessinés d'en haut. Au-delà de l'aménagement, il faut ménager les rues, les rendre plus attirantes, plus attractives, en prendre soin. Donc ménager, se préoccuper des besoins, des attentes vécus par les personnes qui y vivent. C'est d'abord prendre soin des usagers, des habitants avant de prendre soin d'un dessin.

2/ Animer les villes : leur donner vie, recréer de la vitalité, un esprit de convivialité. Les projets associatifs, la mise en place d'événements, parfois les nouvelles technologies, comme l'application « Next door » aux USA qui permet de faciliter la reconnexion des voisins. C'est permettre aux citoyens d'organiser des événements dans leurs quartiers pour aller à l'encontre du contrôle total de l'espace public, qui aseptise.

3/ Engager : c'est travailler l'individu, réapprendre notre capacité à retisser des liens avec les autres. Recréer des prétextes pour aller vers l'autre. Le prétexte est important car il permet de dépasser le rôle qu'on se donne vis-à-vis des autres, notamment l'indifférence dans un espace sans âme et donc d'interagir avec l'autre. Si on réinvente des prétextes à partir d'événements, d'espaces ménagés, d'une culture à redévelopper dans la ville par les associations, les écoles, les médias, on peut recréer un engagement citoyen pour réanimer les villes.

La Ville reliante c'est donc recréer une âme au sein de rues, de quartiers dans l'espace public, pour pouvoir demain envisager l'avenir plus sereinement. C'est dire qu'il est encore possible d'envisager des villes heureuses, résilientes malgré le réchauffement climatique, malgré la perte de biodiversité parce que ces défis qui nous attendent demain vont nous obliger à reconsidérer nos relations aux voisins, nos rapports de coopération, d'entraide, de partage, d'équipement. Ces micro-solidarités sont nécessaires pour pouvoir traverser le futur avec sérénité.